

LE DEPARTEMENT DE L'OISE, CHAMP DE BATAILLE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE (1940-1944)

François CALLAIS

Il s'agit d'évoquer les combats qui se sont déroulés sur le territoire de notre département pendant la deuxième guerre mondiale. Nous parlerons uniquement de l'affrontement des armées régulières et non pas du combat de l'ombre que fut la "résistance". En fait ce sont deux épisodes fort courts et d'ailleurs seul le premier, du 6 au 12 juin 1940, eut une intensité telle que l'on put croire un

moment en un délai de grâce pour notre pays ; le second ne fut guère qu'une poursuite, accompagnée de quelques accrochages, du 29 août au 2 septembre 1944.

Dans cette guerre totale, le sort des populations civiles ne pourra pas être oublié, ni le rôle hautement symbolique de la clairière de l'Armistice.

I. L'OISE MENACEE.

Le glacis picard.

On ne peut guère considérer isolément ces deux épisodes et il est évident qu'ils devraient être compris dans l'ensemble politique et stratégique qu'il faut supposer connu.

Vous savez comment, profitant des faiblesses du plan Gamelin, du mauvais emploi de nos forces et de notre impréparation à la guerre offensive et motorisée, le fougueux Guderian franchit en avant-garde la Meuse à Sedan dès le 13 mai, le 16 il est en Thiérache et la route de Paris est ouverte. Les Allemands avaient initialement prévu une offensive vers Compiègne, mais le plan Von Manstein est réduit au "grand coup de faux vers l'ouest" séparant nos meilleures troupes aventurées dans le nord, avec nos alliés anglais et belges, du reste de notre armée. Cependant à Noyon et à Compiègne,

la panique s'empare de la population. Le "Centre d'Etat-Major", installé dans notre ville, est chargé de regrouper les fuyards et d'organiser la défense de la cité que l'on croit directement menacée (1).

Le 19 mai, Gamelin est remplacé par Weygand, celui-ci ne prend en main la bataille qu'après la conférence d'Ypres, du 21 mai, où déjà le roi des belges et le généralissime britannique se dérobent ; le premier va bientôt capituler et le second évacuer son armée par Dunkerque, avec une faible partie de nos troupes du Nord, l'opération se terminait le 4 mai. Weygand s'est immédiatement préoccupé de reconstituer un front continu de la Manche à la ligne Maginot. Dès le 18 mai, le contact s'était établi le long d'une ligne suivant la Somme, la partie

(1) Le samedi 18 mai, alors que le colonel de Gaulle escarmouche avec succès à Montcornet, au Nord-Est de Laon, un lieutenant du "Centre" témoigne : "Voici aux abords du pont une organisation défensive qui prend forme. C'est une unité polonaise qui y est installée. Dans la rue Solférino, le canon antichar est maintenant convenablement protégé derrière des sacs de terre, une mitrailleuse, montée dans un appartement du premier étage au coin de la rue d'Austerlitz, prend le pont de l'Oise en enfilade, une autre est bien camouflée dans un café pour couvrir le débouché de pont de la gare"...."Compiègne est encore découvert et un important élément ennemi, d'infanterie de l'air, est signalé sur le plateau de Lachelle. Cela paraît peu vraisemblable..... Les nouvelles chuchotées tout à l'heure sont confirmées. On tiraille en forêt. Le devoir est

simple. Au travail. Très vite les secteurs sont répartis, les trous du terrain dégagés, des troncs d'arbres déplacés. Avec nous, nos ordonnances travaillent au coude à coude. Le Rond Royal devient un point d'appui fermé qui doit tenir, qui devrait tenir... S'il n'y avait un point noir : nos armes. Pas un fusil mitrailleur ! Rien que de vieux Lebel et des mousquetons. Mais tous en auront, même le colonel".

Ce témoignage montre les moyens dérisoires dont nous disposions alors devant Paris et dans quel état d'hallucination collective étaient plongées nos troupes, même les cadres qui auraient dû être les plus avertis.

- VINDRY Edmond : "Derniers jours de Centre d'Etat Major" (La revue des Deux Mondes - 15.5.1941)

du canal de Saint Quentin appelée canal Crozat (joignant la Somme à l'Oise), la vallée de l'Ailette ou canal de l'Oise à l'Aisne (entre les massifs du Chemin des Dames et de Saint Gobain), enfin l'Aisne jusqu'à l'Argonne. Cette ligne d'eau formait une sorte de fossé antichars, malheureusement plus étroit que la Manche. Les Allemands avaient déjà saisi plusieurs têtes de pont sur la Somme, dès le 19 mai devant Péronne, le 20 devant Amiens ainsi qu'Abbeville et Saint Valéry. Weygand tente de les réduire, ce qui réussit en partie devant Amiens et Abbeville ; la division blindée du général de Gaulle se distinguant dans ce dernier secteur.

Remarquez la permanence des impératifs géo-stratégiques faisant de la Picardie, ce vaste glacis entre Paris et les Pays-Bas, un éternel champ de bataille et de la vallée de l'Oise la route directe des invasions vers la capitale. Depuis la bataille de Soissons, en 1480, en passant par la dispute des villes de la Somme à la fin de la guerre de Cent Ans, la menace de Corbie en 1636, jusqu'à la défense de Compiègne par Mangin en 1918, la Picardie proprement dite et l'Île de France picarde dont fait partie notre département de l'Oise, ont connu tous les heurs et malheurs de notre histoire militaire. Allions nous pouvoir répéter ces prodiges ?

La "ligne Weygand".

Le rapport des forces est naturellement encore plus désastreux qu'au début du mois de mai. Sur le papier, Weygand semble disposer de forces relativement importantes mais soit déjà très éprouvées, soit improvisées, face à un adversaire ayant accumulé des troupes souvent fraîches, beaucoup plus nombreuses et surtout mieux armées. Notre infanterie luttera à un contre trois, mais nos blindés ainsi que notre aviation à un contre dix, la R.A.F. restant basée en Angleterre. La répartition de nos troupes le long du front est déplorable, car la ligne Maginot retient encore trop de nos forces qui s'affaiblissent vers l'ouest ; justement

là où nous sommes le plus menacés. Weygand va tenter d'y remédier mais les délais sont trop courts et les transports trop aléatoires.

Un quadrillage de points d'appuis, connu sous le nom de "ligne Weygand" a été aménagé très rapidement. Il s'agit d'utiliser la tactique du hérisson, avec un dispositif en profondeur. Les villages sont barricadés et nos soldats s'y terrent, relativement à l'abri de l'aviation ; cependant s'ils arrêtent l'infanterie ennemie ils laissent passer les chars qui, une fois isolés, devraient en principe être éliminés. Nous tentons de pallier notre manque de blindés et d'engins antichars en plaçant notre artillerie, très redoutée, aux endroits critiques. Cependant les directives de Weygand ne sont pas toujours bien suivies et il existe certaines divergences avec le général Besson, commandant du groupe d'armée de l'Ouest, ayant autorité sur la VIIe armée du général Frère, située entre Somme et Ailette, flanquée sur sa gauche par la Xe armée du général Altmayer et, sur sa droite, par la VIe armée du général Touchon.

Sous les ordres de Frère, le 1er Corps d'Armée de Sciard tient devant la tête de pont de Péronne ; le 24e Corps d'Armée de Fougère, dont le P.C. est au Plessier de Roye, défend le canal Crozat et une partie de l'Ailette. Des renforts arrivés de l'Est sont placés à l'arrière de notre dispositif. Ainsi la 7e division d'infanterie coloniale de Noiret, occupe le chantier abandonné, depuis 1914, du canal du Nord, formant une sorte de fossé antichars à sec. La 11e division d'Arlabosse, venue de Lorraine par soixante et un trains échappés à la Lufwaffe, défend Compiègne, son P.C. est à La Croix Saint Ouen ; elle n'interviendra d'ailleurs que trop tard dans la bataille. Le répit est court, Hitler déclenche l'offensive dès le 5 juin à l'aube, du moins entre la Manche et la route de Laon à Soissons, secteur correspondant au groupe d'armée Von Bock ; elle ne s'étendra plus à l'Est, jusqu'à la ligne Maginot, avec le groupe Von Rundstedt, qu'à partir du 9 juin.

LE DÉPARTEMENT DE L'OISE CHAMP DE BATAILLE (MAY 1940)

APPEL

AUX

POPULATIONS DE L'OISE

Le Préfet de l'Oise fait appel aux élus et à la population de tout le Département pour les inviter au calme et à la fermeté dans les circonstances que traverse le pays.

Rien ne justifie le moindre affolement.

Des opérations militaires sont en cours dans des zones très éloignées de l'Oise et nos armées ont su contenir la ruée de l'envahisseur.

Pour laisser aux dispositifs militaires la souplesse nécessaire, un certain nombre de nos compatriotes des régions du Nord, soit spontanément, soit sur l'invite qui leur en a été faite ont dû et doivent traverser notre Département.

Le Préfet demande à tous : Maires, Adjointes, Conseillers municipaux, Autorités diverses, habitants de ville et de campagne d'aider, dans toute la mesure de leur extrême possible, dans le calme et la dignité, nos compatriotes momentanément atteints par l'adversité.

Il est assuré que chacun saura voir les choses dans leur précise réalité et que dans la pleine possession de nos moyens, que ne doivent pas entamer des bruits aussi exagérés que ridicules, nous ferons tous notre devoir pour le salut de la Patrie.

Beauvais, le 18 Mai 1940.

Le Préfet,
MAURICE MATHIEU.

II. L'OISE CHAMP DE BATAILLE (juin 1940).

La bataille du Noyonnais.

Les 5 et 6 juin, notre front tient bon, malgré quelques infiltrations ennemies. Dès le 7 juin, le Noyonnais forme un saillant entre les ailes enfoncées sur la Somme et sur l'Ailette ; les deux divisions qui le défendent sont en fâcheuse posture : la 23^e D.I. de Jeannel, dont le P.C. est à Grandrû et la 3^e D.L.I. de Duchenne, dont le P.C. est à Crisolles. Le principal axe d'attaque allemand passant par Quierzy, Brétigny, Varesne, franchit l'Oise à Morlincourt et risque d'encercler Noyon par Tarlefesse, Happlaincourt. Les deux divisions, menacées d'encercllement, reculent jusqu'au canal du Nord ; au cours de cette retraite, le colonel François de Lassus Saint Geniès, commandant le 23^e régiment d'artillerie divisionnaire est tué, entre Beaurains et Sermaize, le 7 juin (2).

Le 1^{er} bataillon de chars du commandant Warabiot, arrivé d'Alsace le 28 mai, son P.C. initial était à Fréniches, protégeait cette manoeuvre. Sa 1^{re} compagnie lança

plusieurs contre-attaques à l'est de Sermaize dans la journée du 7 juin, quant à sa 2^e compagnie, elle trouva une fin glorieuse à Noyon. Ce détachement, par suite d'une méprise, se heurta au canal du Nord dont les ponts venaient de sauter et qui était gardé par régiment d'infanterie coloniale mixte sénégalais. C'est alors qu'au début de l'après-midi, les huit chars subsistants se lancèrent dans Noyon où ils furent une proie relativement facile pour les engins de la P.A.K. (Panzer Abwehr Kampf) ; les deux derniers chars se sacrifièrent afin d'épargner un groupe de prisonniers français placés dans leur champ de tir. Ces chars Renault 1935, bien que relativement récents, étaient cependant dépourvus de liaison radio et ne disposaient que d'un canon 37 SA, datant de 1918. Ce geste héroïque et spontané, permit aux divisions menacées de passer l'Oise à Compiègne, jusqu'au 9 juin avant midi (3).



Noyon, après la bataille

(2) François de Lassus était président de la "Ligue d'Action Française".

(3) Le général Brailion évoque à cette occasion la charge de leurs aînés de 1870, les cuirassiers de Mors-

bronn ou Reichshoffen.

Noyon ne sera d'ailleurs entièrement occupé que le 8 juin vers midi.

- BRAILLON Gaston : Noyon pendant la deuxième guerre mondiale - 1982.

La retraite sur la rive droite de l'Oise.

A partir du 9 juin, la VIIe armée, à cheval sur l'Oise mais avec une répartition très inégale de ses forces, sept divisions sur la rive droite et deux seulement sur la rive gauche, doit opérer une translation complète à l'Est de la rivière. La manoeuvre est d'autant plus délicate que sa gauche perd le contact avec la Xe armée en détresse; Rommel ayant déjà percé le front jusqu'à Forges les Eaux et parvenant à Rouen dès le 9 juin. Le pilier central de notre défense au sud d'Amiens cède le 8 juin, la ligne Crèvecœur - Montdidier est enfoncée. C'est ainsi qu'à l'aube de ce jour un commandant avertit monsieur Brayet, faisant fonction de maire de Beauvais, qu'il n'y a plus rien pour couvrir la ville; le chef-lieu ne sera d'ailleurs occupé que dans la nuit du 9 au 10 (4). Certes il subsiste des îlots de résistance plus ou moins improvisés, tel celui que les débris du II⁴e R.I. tiennent à Formerie. Cet important carrefour routier sera gardé du 7 au matin jusqu'au soir du 9 par des troupes peu encadrées, non aguerries, dépourvues de chars, de canons, de mines, de grenades; elles devront laisser passer à proximité les colonnes blindées ennemies sans pouvoir les inquiéter et finalement, encerclées, devront se rendre (5).

Cependant les Panzerdivisionen foncent à travers le Santerre, excellent terrain de manoeuvre pour les blindés et pressent le gros de la VIIe armée qui tente d'atteindre les passages de l'Oise. La situation devient confuse, les ordres arrivent trop tard et sont exécutés trop lentement. L'encombrement des routes ralentit l'exécution des mouvements. Il faut voir cette armée dont les colonnes s'éparpillent en petites unités mélangées, se déplaçant à travers les champs et les bois, les routes étant embouteillées par des flots enchevêtrés de camions, de voitures hippomobiles et de piétons, sous la menace de blindés et des avions ennemis. Les dernières colonnes des divers régiments encore sur la rive droite de l'Oise sont durement accrochées et parfois détruites. De violents combats de dégagement doivent être livrés à Mareuil la Motte par les 3^e et 4^e R.C. (régiments

d'infanterie coloniale) à Epineuse et Bailleul le Soc où le 4^e R.I. est sauvé par l'apparition de quatre chars français, surtout dans le secteur d'Angevillers et d'Erquevillers où les 16^e et 24^e R.T.S. (régiments de tirailleurs sénégalais) sont anéantis au cours d'une lutte se poursuivant jusque dans la nuit du 9 au 10 juin; même les survivants seront fusillés par l'ennemi qui ne fait pas de prisonnier. La VIIe armée va encore être sauvée par le sacrifice des blindés, il s'agit cette fois de la I^e D.C. (division cuirassée) du général Welvert dont la soixantaine de chars affronte les quelques soixante dix chars de la 10^e Panzer, malheureusement renforcés par de puissants engins antichars; le combat de Lieuvillers va retenir la 10^e Panzer pendant de précieuses heures au cours de cette fatale journée du 9 juin, mais au prix de lourdes pertes. De même à Saint Just et surtout à Clermont où deux chars B, les seuls surclassant l'adversaire, et une batterie antichars, détruit plusieurs blindés ennemis.

Les passages de l'Oise et la retraite sur la rive gauche.

Il s'agit de maintenir libres les passages de l'Oise: Compiègne et La Croix Saint Ouen, Pont Sainte Maxence, Creil; ils le resteront jusqu'au 9 juin. La 11^e division de Nancy va mériter son surnom de "division de fer" en défendant Compiègne dont le 26^e R.I., commandé par le colonel Didierjean, a la charge directe, avec le soutien de quelques éléments polonais.

Elle ne décrochera de ses positions, devant Choisy au Bac, que le 10 au soir et seulement parce-que menacée d'encerclement par le franchissement de l'Aisne devant Attichy, dès le 8, et l'arrivée de l'ennemi sur la Marne, à Château-Thierry, dès le 10 (6). Nos troupes, chaque fois qu'elles ont pu garder leurs positions, ont répugné à les abandonner, que ce soit sur le canal Crozat, sur le canal du Nord ou sur l'Aisne; elles y ont été chaque fois contraintes par les incursions sur leurs ailes des blindés ennemis que nous ne parvenions pas à détruire, faute de chars ou d'engins antichars, sinon d'aviation. L'enchevêtrement des troupes adverse

(4) - BRAYET Maurice : Beauvais ville martyre - 1964.

(5) - TISSEYRE Pierre : 55 heures de guerres - 1943.

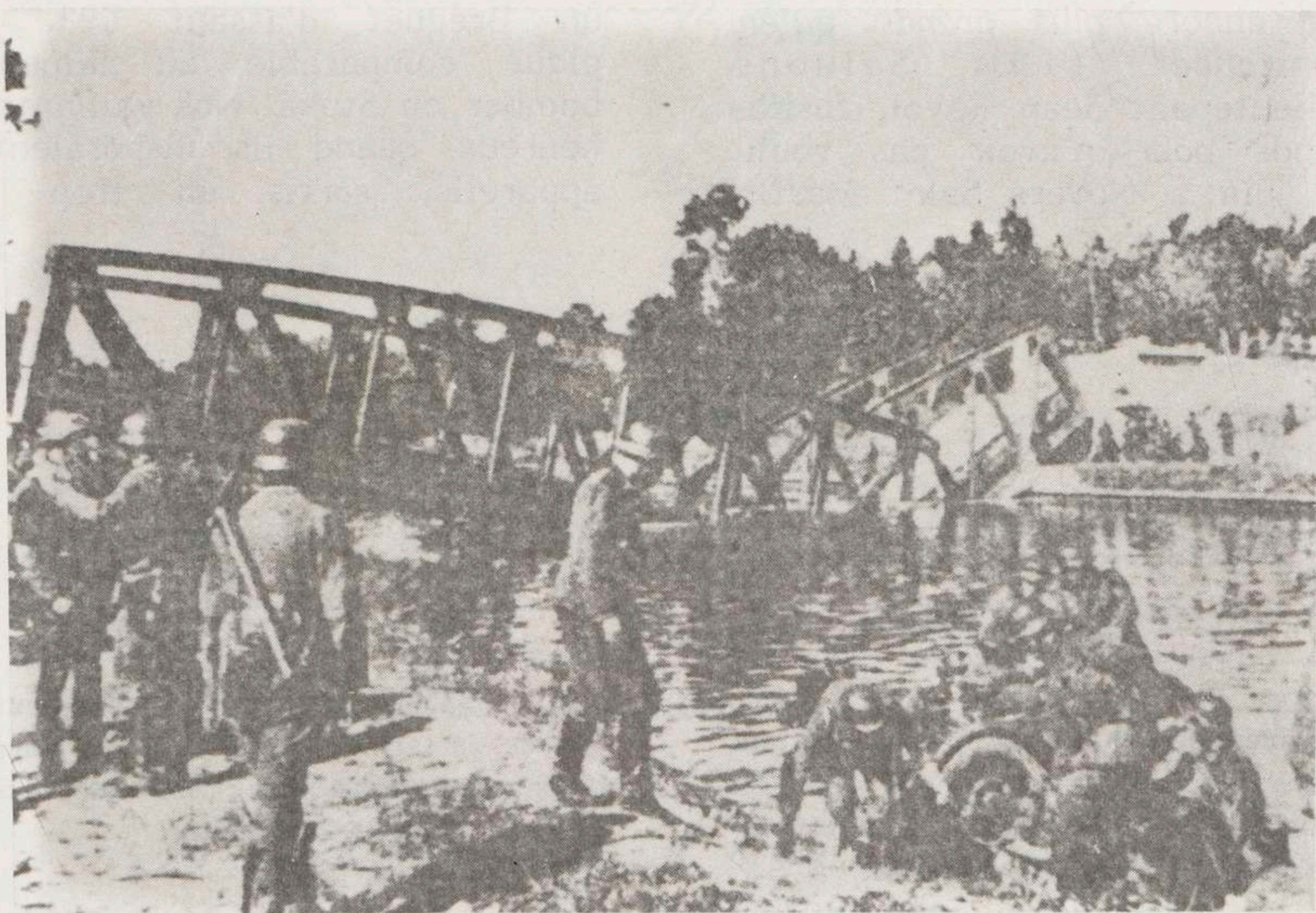
(6) - MONTARBY (général de) : "Comment les Allemands sont entrés à Choisy-au-Bac en 1940 et comment ils en sont sortis en 1944" (Bulletin de la Société Historique de Compiègne - tome XXV - 1960)

était grand ; Jacques Guillemé-Brulon en donne un exemple pour la 656e batterie antichars :

"La veille au soir (il s'agit du 11 juin), nous avons traversé Compiègne en flammes et déjà occupée par l'infanterie de la Wehrmacht, dans des conditions plutôt acrobatiques. Tous les ponts ayant été détruits, nous avons dû traverser l'Oise sur celui du chemin de fer miraculeusement épargné. Pas un canon, pas un véhicule, pas un homme ne furent perdus à cette occasion. L'esprit de décision du commandant de la batterie, son impétuosité, la rapidité de sa manoeuvre nous avaient permis de nous glisser, tels des fantômes, par les rues dont les maisons commençaient à s'effondrer par pans entiers. A certain carrefour, les Allemands, qui ne disposaient pas sur

place d'armes lourdes, nous avaient accueillis par un feu nourri de F.M., de mitraillettes, et de fusils. Les chauffeurs des tracteurs S.O.M.U.A. et des camions d'accompagnement roulaient à tout-va. A deux heures du matin, nous quittions les faubourgs de la ville, avec, pour direction générale, Meaux. Meaux où nous ne parviendrons d'ailleurs que le 14, à l'heure même où les premiers détachements de la Wehrmacht pénétraient dans Paris (7).

Les positions dominant la rive gauche de l'Autonne ne seront pas tenues et les ultimes combats dans l'Oise se dérouleront à Ormoy-Villers, les 11 et 12 juin, dans les bois d'Auger et d'Ormoy ; c'était la dernière ligne de défense avant Paris qui va d'ailleurs être déclarée "ville ouverte".



Les Allemands passent le canal latéral à l'Oise à Varennes,
au Sud Est de Noyon (photo des archives allemandes)

(7) - GUILLEME-BRULON Jacques : "Nous n'avons rien appris" (Le Figaro - 13.6.1982)

L'héroïsme de nos armées de Terre et de l'Air.

On peut rendre hommage à la plupart de ces combattants, l'ennemi le fit à plusieurs reprises. Georges Gaudy a bien rendu l'atmosphère de ces "Combats sans gloire" (8). Pierre Tisseyre souligne que : "*Le combattant de 1914, lui aussi, fut écrasé au premier choc par une troupe supérieure en nombre, mieux armée et mieux commandée. Les deux armées marchaient alors au même rythme ; mais en 1940, l'une reste à pied, l'autre est motorisée et sa vitesse fait tourner tout repli en déroute. Pas plus qu'en 1870 ou qu'en 1914 nous ne savions nous battre, mais en 1940 nous n'avons pas eu le temps de nous reprendre*" (9). Denis Padieu, dans sa préface à l'ouvrage de Pierre Vasselle compare nos troupes à celles de Verdun, en 1916 et précise : "*Je crois que vu la situation, la dose de moral nécessaire pour tenir sur le plateau picard, pendant ces chaudes journées de juin 1940, était encore plus grande qu'en toute autre circonstance*" (10). Saluons la mémoire du lieutenant Jean Fayol, fusillé par les Allemands pour n'avoir pas voulu se rendre, le 9 juin à Noyers Saint Martin

(11) et, même s'il est loin de son pays natal, celle du lieutenant René Ducloux qui, cerné par l'ennemi, tombe le 16 juin en criant : "Un officier français ne se rend pas !" (12).

Dans cet hommage, il ne faut pas oublier le rôle ingrat des vestiges de notre armée de l'air qui a combattu, sans qu'on s'en rende bien compte souvent, dans le ciel de l'Oise, au cours de ces tragiques journées. Retenons, avec Germaine L'Herbier-Montagnon (13), parmi ces combats aériens : celui du 5 juin, au-dessus d'Estrées Saint Denis, au cours duquel des Dewoitine, chasseurs très efficaces mais équipés seulement fin mai, aux prises avec des Messerschmitt, perdirent deux appareils mais abattirent l'as allemand Moelders, d'ailleurs sauf ; celui du 6 juin, près d'Angevillers, où le commandant Heurtaux, héros de 1918, trouva la mort à bord d'un chasseur Morane 406 ; il venait de détruire un appareil ennemi la veille et cinq autres auparavant. Enfin celui du 7 juin à Laverrière, où disparut un Bréguet d'assaut 693, bombardier en piqué comparable au fameux Sturzkampf-bomber ou Stuka. Nos vaillants pilotes étaient heureux quand ils disposaient de ces bons appareils, sortis en trop petites séries.

(8) - GAUDY Georges : Combats sans gloire - 1941. L'auteur est remarquable écrivain militaire, connu surtout pour "L'agonie du Mont Renaud".

Rédacteur à "L'action Française", il adressait à MAURRAS ce témoignage : "Nous sommes cantonnés à S.P. (Dordogne). Engagés le 18 mai sur le canal CROZAT, nous y avons dominé l'ennemi jusqu'au 6 juin, à 23 h 45, où nous avons reçu l'ordre de rompre le contact. Dés lors, et jusqu'au 24 juin, à 18 heures, nous avons constamment marché et combattu à l'arrière-garde".

(Charles MAURRAS : La Seule France. Chronique des jours d'épreuve. page 102. - Lyon - 1941).

(9) Op. cit. (note 5).

(10) VASSELLE Pierre : Les Combats de 1940 (Haute Somme-Santerre) - 1970 ouvrage comprenant une bibliographie, notamment sur les "journaux de marche" des diverses formations militaires.

(11) Recensement des monuments commémoratifs de 1939-1945 (commission départementale de l'information historique pour la paix) - 1983.

(12) Ancien élève du collège de Compiègne.

(13) L'HERBIER-MONTAGNON Germaine : Disparus dans le ciel - 1942.

Il s'agit d'une recension à la fois précise et émouvante par une "infirmière de l'Air".



Inventaire des Marchandises
et des objets qui m'ont été dérobés
en Juin 1940

Marchandises

7110 litres de vin rouge a-	4.50	495.00
1 Souneau		110.00
1 Quarteron		90.00
55 litres de vin blanc a-	5.50	302.50
2 bouteilles de benédicte a-	40 ^{fr}	80.00
2 " " Cocubreau "	40.00	80.00
3 " " Cherry "	40.00	120.00
6 " " Hoilly "	18.00	108.00
8 " " Byrrh "	18.00	144.00
10 " " Jerez "	18.00	180.00
2 " " Citron "	15.00	30.00
2 " " Grenadine "	15.00	30.00
8 " " Fine "	35.00	280.00
1 baril a- eau-de-vie		30.00
30 litres d'eau-de-vie a-	22 ^{fr}	660.00
6 " de Rhum "	25.00	150.00
4 " " Kirsh "	25.00	100.00
8 bouteilles de champagne a-	30.00	240.00
40 litres de vin fin rouge a-	8 ^{fr}	320.00
20 bouteilles d'eau de Vichy a-	2 ^{fr}	40.00
15 " d'eau de Vals a-	3.50	52.50
2 litres de Menthe verte a-	22 ^{fr}	44.00
2 " " " Blanche "	22.00	44.00
6 " d'Amex. Picon "	18 ^{fr}	108.00
		<u>3.838</u>

460 7314

III. DE L'HUMILIATION A LA "LIBERATION".

1940.

Les habitants du département, particulièrement des villes, allaient eux aussi cruellement pâtir de la faiblesse de notre aviation et de notre D.C.A. Déjà les nombreuses alertes avaient perturbé la vie quotidienne, l'exode des belges et de nos compatriotes du Nord avait créé un sentiment de panique (14), on se souvenait de la dure occupation de 1914 - 1918. Noyon s'était vidée dès les 16 et 17 mai. Compiègne subit de terribles bombardements, le vendredi 17 et le dimanche 19 mai, le premier provoquant la mort de soixante quatre victimes, surtout des réfugiés. Le "Centre d'Etat-Major" quittait la ville, le 19 au soir, en même temps que la plupart des civils dont certains reviendront lors de la brève stabilisation du front. La deuxième évacuation fut décidée par l'autorité le 7 juin.

Ordres et contre-ordres d'évacuation se succédaient rapidement, traduisant sans doute le désordre et les dissensions entre les autorités militaires responsables et les autorités civiles. A Noyon, l'évacuation décidée le 21 mai fut rapportée le 23, la municipalité Lhomme était révoquée pour

avoir trop vite obéi au premier ordre ; la deuxième évacuation datera du 6 juin. A Beauvais, l'ordre d'évacuation du 20 mai fut également rapporté, le premier adjoint faisant fonction de maire également révoqué, puis on laissera la population sans directive ; la ville subissait pourtant du 6 au 9 juin un bombardement infernal, les bombes incendiaires provoquaient la destruction de tout le centre historique, les principaux monuments furent éventrés. Beauvais était une ville sans intérêt stratégique particulier, prévue comme centre hospitalier ; voilà un véritable crime de guerre (15).

Les premiers retours dans ces villes abandonnées et pillées se firent très rapidement, avant même la fin des hostilités, même si le gros de la population ne revint que progressivement, jusqu'à l'automne suivant. Il fallut prendre une série de mesures urgentes : inhumation des victimes (à Compiègne, au cimetière Sud), déblaiement des décombres (à Compiègne, on combla à moitié le port de plaisance du "Grand Canal") et enlèvement des immondices, organisation du ravitaillement, hébergement des sinistrés, répression du pillage..., avant même la remise en marche des services publics (16).

(14) Op. cit. (note 1) : extrait page 202. Le capitaine VINDRY décrit le spectacle offert, le jeudi 16 mai, route de Noyon où il se tient, au croisement de la route d'Amiens. "Dans la poussière qui vous prend à la gorge, déferle une invraisemblable trombe humaine. Poussée, boursouflée et meurtrie comme le serait un bourrelet de chair refoulé sur les flancs d'une scie mécanique, la scie des blindés ennemis, cette masse est rejetée sous une pression incontrôlable. La confusion, le brassage sont indescriptibles. Des voitures d'enfant, des voitures d'enfants ! Jamais je n'ai vu autant de voitures d'enfants ! La vague qui, de lointains horizons, semble les avoir charriés jusqu'ici déborde sur les trottoirs, lèche le mur des maisons, et les abandonne peu après derrière elle comme un limon. Dans un tourbillon de cyclistes, flotte la masse des charrois. Si ce n'était l'odeur des animaux qui tirent, engloutis dans la foule, les véhicules surchargés de naufragés et d'épaves paraîtraient glisser. Il y a de tout, des attelages de boeufs, des poulains libres qui trottent, des tracteurs agricoles

qui s'époumonent, des goudronneuses de routes qui traînent des convois impossibles, et fonçant en plein courant, des toits d'autos et de camions cahotant en saccades, comme des caisses emportées au fil de l'eau. Comment arrêter ? Comment endiguer ? Comment commencer ? Comment agir ?

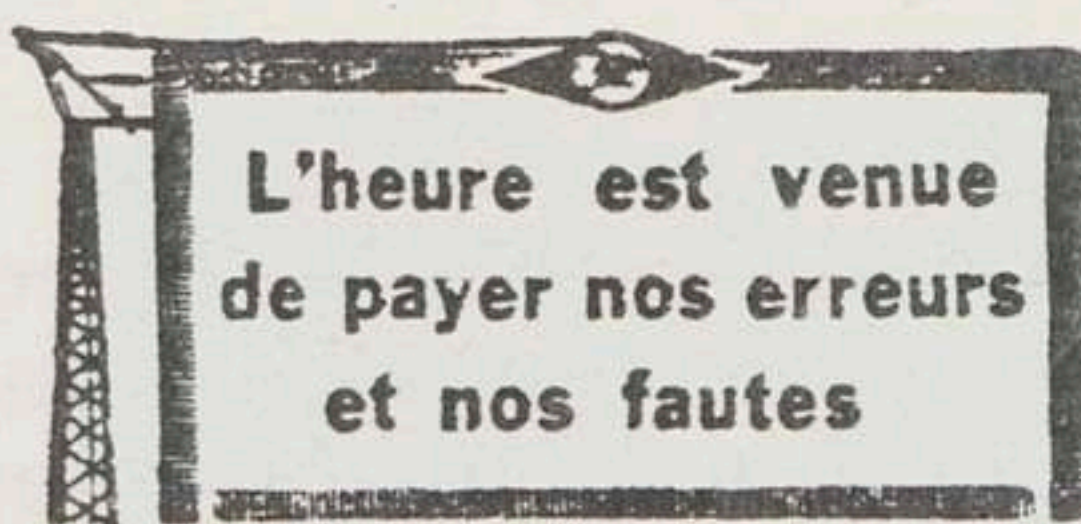
(15) Op. cit. (note 4)

Voir aussi : - Beauvais et les beauvaisiens des années 1940 (photos et commentaires de Fernand WATTEUW) - G.E.M.O.B. - 1980.

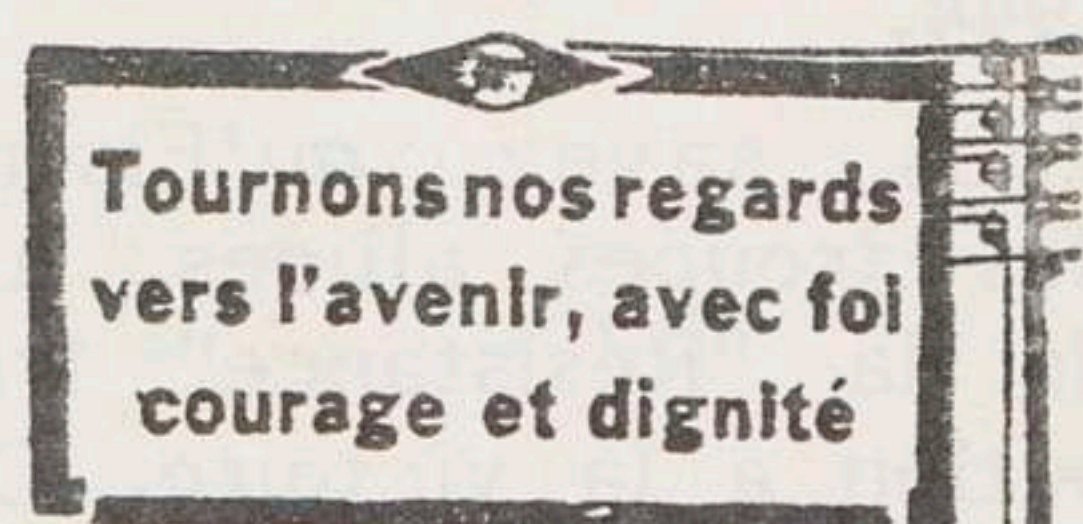
(16) Op. cit. (note 4)

- Voir aussi le registre des délibérations municipales de Compiègne : séance du 19 août 1940 (Archives municipales de Compiègne) ; cinq maires "interimaires" vont se succéder dans la même année

- Voir aussi "Le livre Vivant de Compiègne" - Tome II - 1983 - Les cahiers de la Sauvegarde du Vieux Compiègne.



Le Matin



57^e ANNÉE - N° 20.542

ÉDITION DE PARIS

DIMANCHE 23 JUN 1940

L'ARMISTICE EST SIGNÉ

Pourquoi avons-nous déclaré la guerre ?

Le maréchal Pétain a fait le bilan véridique des forces françaises qui ont démontré par leur nombre l'impossibilité de remporter une victoire sur les

L'ordre du "Cessez le feu" sera donné six heures après l'armistice avec l'Italie

L'ARMISTICE A ÉTÉ SIGNÉ A 18 h. 52

DES PILLARDS METTANT A SAC des propriétés de la banlieue sont fusillés par les Allemands

Il est, dans les circonstances, pendant que les hommes em-
présentes des faits sur lesquels, portaient les pièces d'argent.
Il est possible d'appeler l'atten- et tous les objets de valeur.
tion. Les femmes s'entre-assaient al-
Cependant, il faut mettre en insublement avec les soldats

Le deuxième armistice de Compiègne (17), signé le 22 juin, à l'emplacement même du premier, permit à Hitler de savourer sa vengeance et notre humiliation en recevant lui-même, l'après-midi du 21, la délégation française dans le wagon de Foch sorti de son abri. Nous aurions pu lui éviter cette satisfaction, si nous en croyons Jacques Guillemé-Brulon qui (18), le 12 juin après-midi, se trouvait en lisière de la forêt de Compiègne, venant de traverser cette dernière ville : "J'eus comme une illumination que je souhaitais mettre au plus vite en pratique. Je me dirigeai vers le lieutenant S. et lui proposai de me rendre, avec deux pièces de 47, au fameux carrefour afin de détruire le wagon... On ne va pas leur faire ce cadeau, m'écriai-je, ce serait trop bête..." Son lieutenant s'y oppose et il doit obtempérer, la rage au cœur. La fragilité des témoignages anonymes et l'absence des références contrôlables rend le récit de ces tristes journées difficile. Certes, Léon Noël nous relate ce que la délégation française a pu voir ; mais dans quelles conditions

Hitler séjourna-t-il à Compiègne ? Le récit d'André Poirmeur (20) ne correspond pas au témoignage de madame de Soultrait (21). Le premier parle de l'aller et retour de Hitler par l'aérodrome de Margny et d'une collation, 47 rue Saint Lazare, au cours de laquelle le Führer aurait pu contempler l'incendie, ravivé par des grenades incendiaires, du centre de la ville ; le second relate un séjour de Hitler et des pourpalers dans l'hôtel familial situé en face de la Sous-Préfecture. Peut-être s'agit-il d'un décalage chronologique ou du séjour de diverses hautes personnalités ? Les sources allemandes permettraient sans doute d'éclaircir cette question. Le sort du wagon de Foch est aussi contesté, certains le prétendent détruit par les bombardements alliés, dans le Tiergarten berlinois où il était exposé, d'autres le voient incendié par les S.S., en Thuringe où ils l'avaient mis à l'abri (22). Cette parodie d'armistice ne fut heureusement qu'éphémère, la "Libération" vint quatre ans plus tard.

(17) Rappelons que les deux armistices ont été signés à proximité du carrefour du Francport, sur le territoire de la commune de Compiègne et n'ont rien à voir avec Rethondes.

(18) Op. cit. (note 7)

- Voir aussi le témoignage de Michel LEGENDRE qui avant de quitter son poste d'observation, au Mont du Tremble, aurait voulu, lui aussi, détruire le fameux wagon : "Souvenirs militaires en forêt de Compiègne - Mai-Juin 1940 - 1ère demi-brigade de chasseurs à pied de la 11e division". Communication du 20.5.1958, à la Société Historique de Compiègne.

(19) Le diktat de Rethondes - 1945 - (publié sous une forme anonyme, cet ouvrage a pour auteur Léon NOËL, membre de la délégation d'armistice).

(20) - POIRMEUR André : Compiègne 1939-1945-1968.

(21) - SOULTRAIT (baronne de) : "Une maison pendant la guerre" - Le Livre Vivant de Compiègne - Tome I - 1981 - Les cahiers de la Sauvegarde du Vieux Compiègne.

(22) Op. cit. (note 20)

- Voir aussi : NOBECOURT R.G. - La journée du 11 novembre - 1968.

1944.

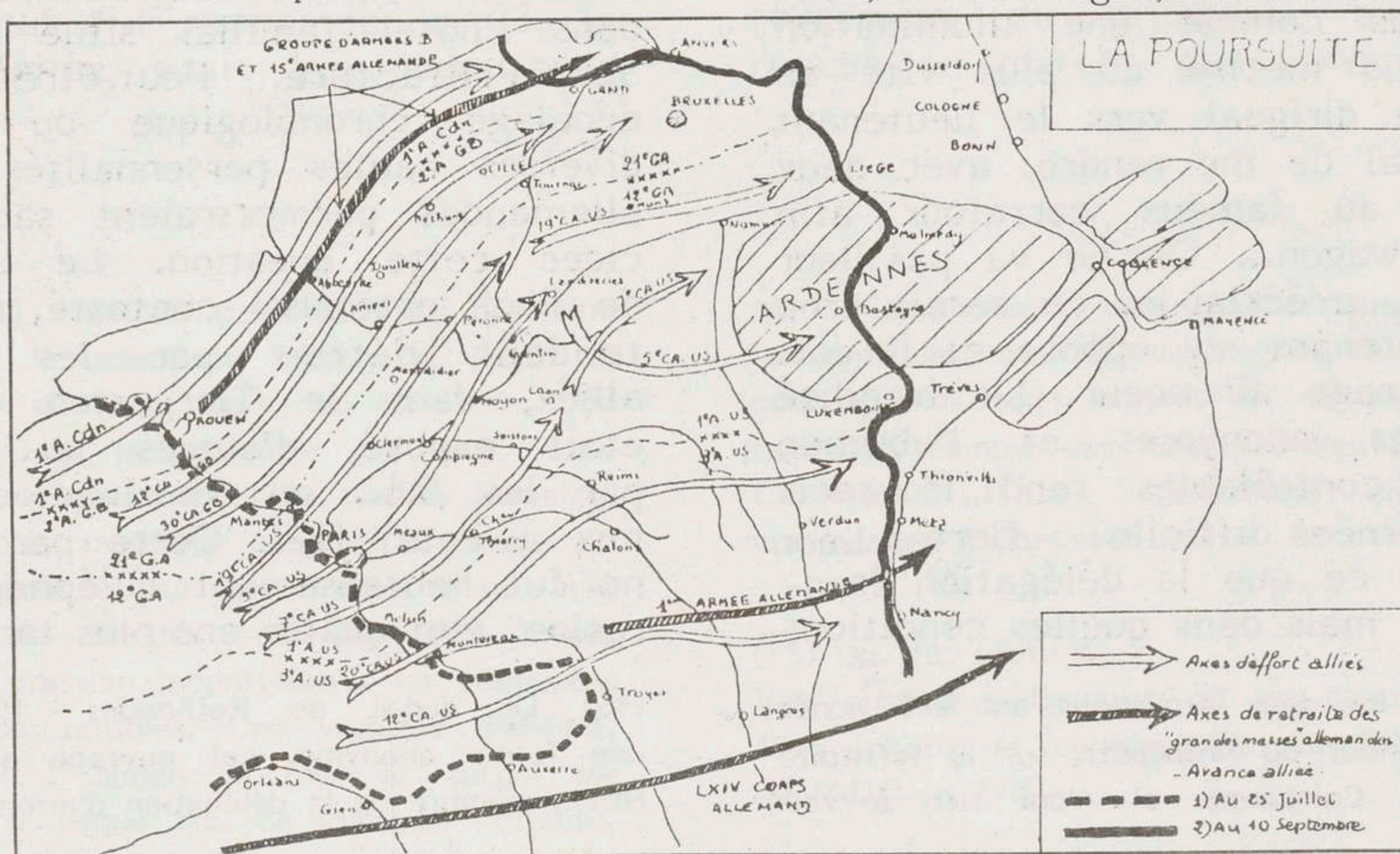
Vous savez qu'Eisenhower, généralissime des troupes alliées, a reconnu l'importance de la "Résistance" française et sa contribution à la victoire. Cependant notre département, par sa situation et sa topographie était destiné à être, avant tout, un champ de bataille entre armées régulières ; l'avance alliée y fut heureusement particulièrement rapide et les Allemands ne purent tenir ni la ligne de la Seine, ni celle de la Somme et de l'Aisne ; leur reflux fut beaucoup plus rapide encore que leur avance de 1940 (23).

Les Anglais, partis le 29 août de leur tête de pont de Vernon, atteignirent Beauvais dès le 30 et Amiens le 31, pour arriver à Bruxelles le 3 septembre. Le VIIe corps d'armée des E.U.A., parti de Melun, libère Château-Thierry le 28, Soissons le 29, Laon le 30, Mons le 1er septembre, tandis que XIXe corps, parti de Mantes, parvint à Montdidier le 31 août au soir. On remarque le retard de la libération de Compiègne. Eisenhower évoque cette poche qui s'étendait de la forêt de Compiègne où se maintenaient des groupes ennemis acharnés (24), jusqu'à la frontière du Haïnaut belge. Ce rôle de résistance semble correspondre au nord

de Paris, pris en tenaille par les alliés et où la 2 D.B., celle du général Leclerc, demeura jusqu'au 7 septembre, nettoyant la banlieue nord immédiate. Cela explique sans doute aussi le nombre plus élevé des accrochages, entre F.F.I. et Allemands en retraite, dans la zone comprise sur l'axe La Chapelle en Serval-Compiègne.

Si l'irruption des forces alliées depuis la Normandie jusqu'à la ligne Siegfried, préserva notre département des plus durs combats ; il dut cependant subir encore des bombardements aériens meurtriers. Creil en souffrit particulièrement, ainsi que Compiègne où le quartier de la gare fut dévasté par le raid du 5 août, tandis que celui du 9, autour du pont de Soissons, faisait plus de quatre vingt victimes, dont environ soixante détenus du camp de Royallieu.

Peu après la Libération, le général Koenig se rendait à la clairière de l'Armistice, le feu avait préalablement purifié ce lieu, labouré et ensemencé par les Allemands. Le chef des F.F.I. associait dans le même hommage, les soldats de la "Grande Guerre", ceux de la Libération, venus d'outre-mer ou sortis de la clandestinité, sans oublier ceux, enfin vengés, de 1940.

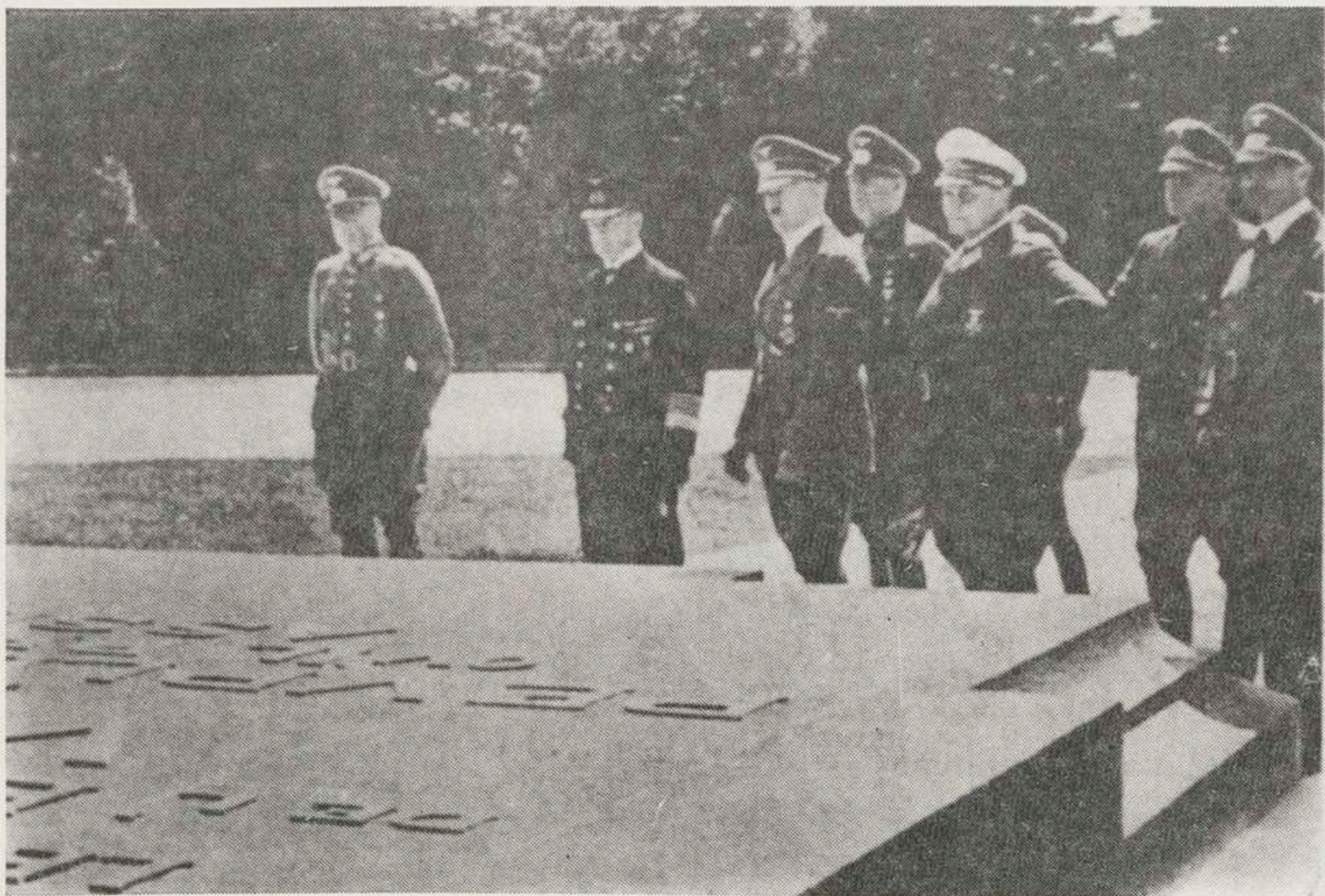


(23) - EISENHOWER (général) : Les opérations en Europe des forces expéditionnaires alliées. (rapport du commandement suprême) - 1945.

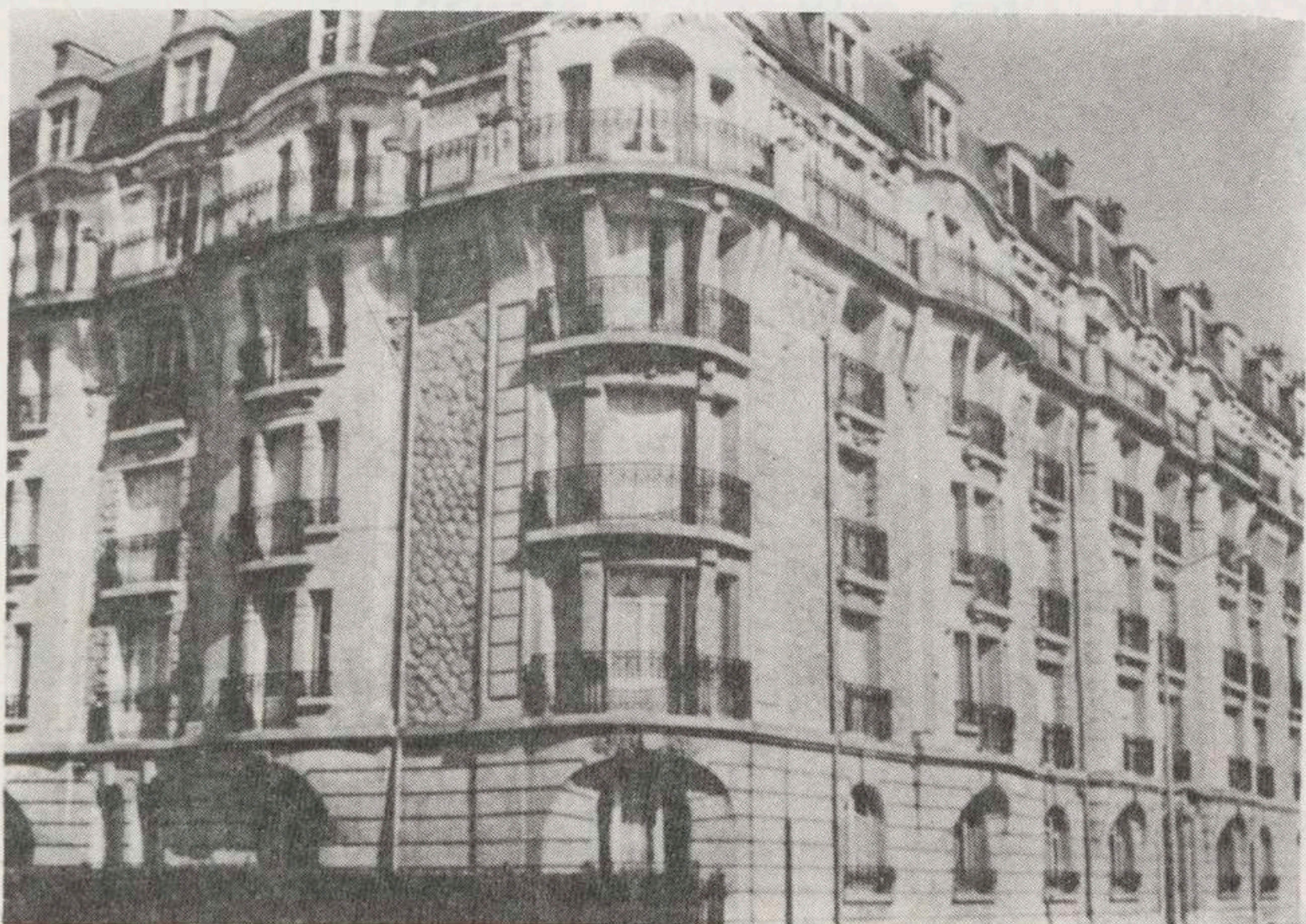
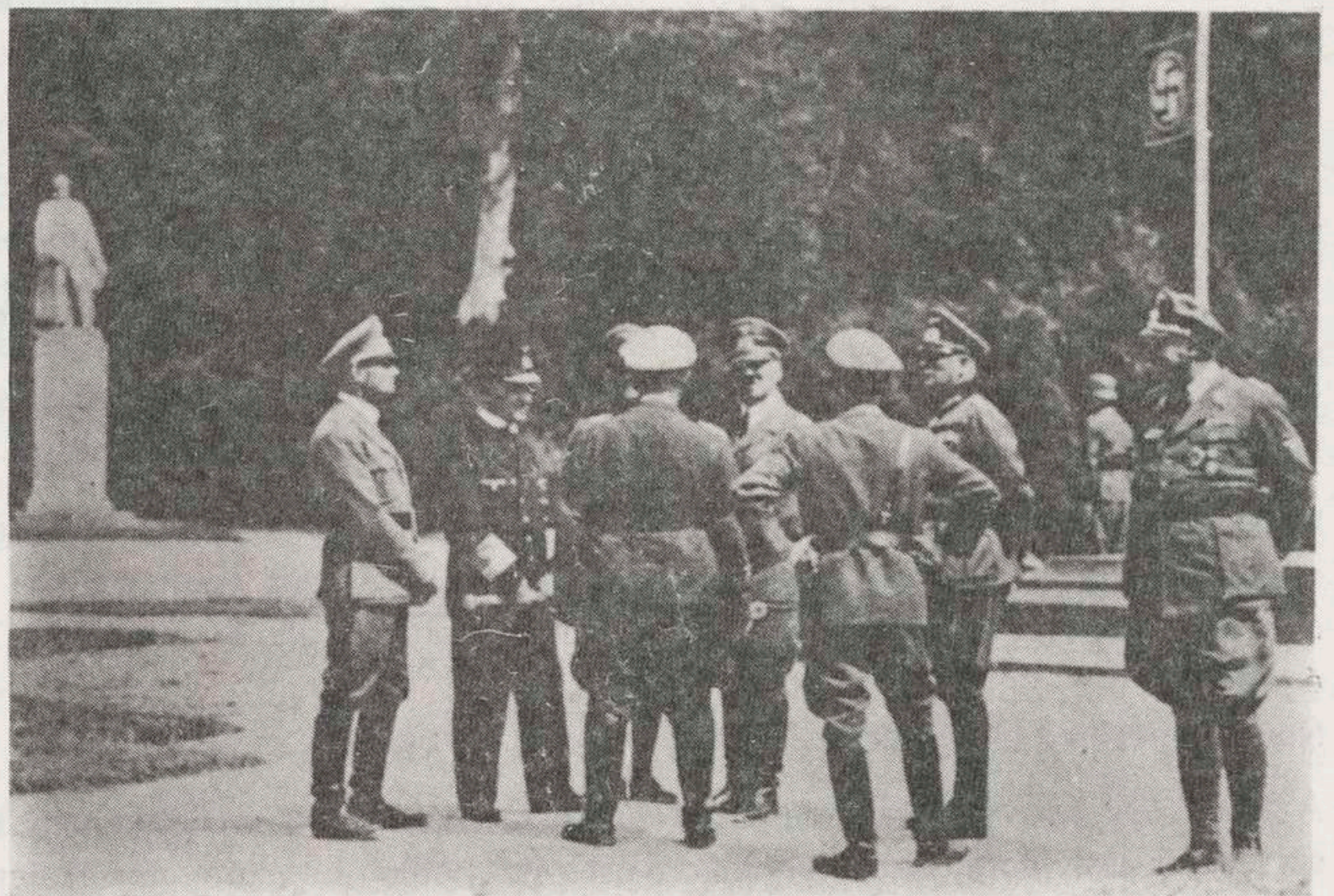
(24) Le 1er septembre, un nid de résistance allemand sur la route de Soissons, dans le secteur du Buissonnet, n'est réduit par les Américains qu'après un combat très acharné ; il y aurait eu environ trois cent soixante

morts du côté ennemi. Op. cit. (notes 6 et 20)!

N.B. En dehors des histoires générales, utiles surtout pour la première partie de cet article, on doit consulter la presse locale de cette épargne (Le reporter : la communication de monsieur MEISSEL pour le temps de l'occupation).



Hitler et les dignitaires nazis
dans la clairière de l'Armistice.



L'immeuble, 47 rue Saint Lazare,
où aurait séjourné Hitler.
à Compiègne,